



elle ne leur en veut plus. «Je n'ai trouvé ni coupable ni responsable, et un procès pour prouver une faute grave ne m'aurait pas rendu ma validité physique.» Pour tourner la page et se reconstruire, elle a d'ailleurs revu son chirurgien. Lui a pardonné, en buvant un café avec lui. «Il me reste une colère envers certains praticiens et leur attitude inhumaine. Mais elle se transforme peu à peu en énergie de vie.»

Il a fallu du temps pour que peu à peu elle lâche prise. Cesse

de se battre contre sa douleur, croise des gens, des mots qui l'ont fait grandir. «Vous n'avez pas besoin d'être aimée, mais d'aimer.» Elle se souvient de cette phrase comme de son premier pas vers l'extérieur. Une amie lui recommande un chat. Elle en prend un puis deux. Pour leur affection agile, leur présence moelleuse.

En 2003, elle devient miss handi-culture. Participe à l'émission TV de Jean-Claude Delarue. Accepte dans la foulée le jeu d'une séance photos, clichés noir-blanc

magnifiques de Rachel Roggo, qui lui font prendre conscience qu'elle est toujours quelqu'un. «Moi, la dépressive, l'invalide, j'ai vu que j'étais aussi ça: la vivante.»

Vivante, elle l'est, quand elle se couche dans l'herbe à côté de son mari, pêcheur en rivière. Sur une chaise longue, la tête dans le ciel, les oreilles au vent des arbres, elle se relie à son silence. «La nature est un bon thérapeute», dit-elle, avant d'ajouter: «J'ai tellement perdu que je m'accroche au mouvement intérieur, à l'échange hu-

main, au processus de la vie même qui fait qu'à chaque instant quelque chose émerge. Arrêter de juger pendant une journée et simplement ressentir ce qui vient. On sent alors l'énergie se développer.»

Et puis, elle est allée gaiement à l'enterrement des idées reçues. Pour se détacher de son éducation rigide. Non, l'existence ne se mérite pas forcément. Non, le travail ne passe pas obligatoirement avant le plaisir. Oui, la dépendance à autrui peut aussi être le lieu d'un échange humain, de l'ouverture à l'autre.

Un enthousiasme de vie

Finalement, pour elle, il n'y a pas d'avant-après. «Je retrouve celle que j'étais auparavant, dans l'enfance. J'avais cet enthousiasme de la vie, je voulais tout essayer. Je continue d'explorer un maximum aujourd'hui, mais à l'intérieur. Je reste toujours en veille.» Pour écouter les bruits, trois fois rien, suivre les oiseaux du regard, méditer, écrire sur son blog, se redresser devant un coucher de soleil. «Je cherche l'énergie portante, ce qui ne nuit pas. Devenir humaine, voilà ce qui m'importe.»

Aujourd'hui, elle ne prend plus de médicaments. S'attache chaque jour à apprivoiser cette part intacte d'elle-même, qui se cache sous la maladie. Et s'efforce de repousser les frontières du possible. Cet hiver, elle a refait du ski. Sanglée sur une chaise, coque autour des fesses, avec le moniteur derrière. Rien que d'en parler, elle se met à rayonner. Parce que, même sans les jambes, toutes les sensations étaient là, la glisse, la fraîcheur au visage, la vitesse. «J'ai pleuré comme une madeleine en réalisant la lourdeur de mon handicap. Je voyais alors ce que j'avais perdu, mais retrouvé autrement.»

Cette femme-là, quand on la voit, généreuse de sa présence, est incontestablement debout. L'âme nomade, instantanée, tourbillonnante. Libre intérieurement, peut-être même plus libre qu'avant.

Patricia Brambilla

Photo Carine Roth / arkive.ch